

MOINET (*Isaac*), Missionnaire d'Afrique (Père Blanc) (Laigné-en-Belin, Sarthe, 24.2.1849 — Kirando, Tanganika, 15.12.1908). Fils de Charles et de Fouguéray, Joséphine.

L'abbé Moinet, du diocèse de Laval (France), entra au noviciat des Pères Blancs, à Maison-Carrée (Alger), après avoir reçu le diaconat dans son diocèse. Il fut ordonné prêtre le 30 mai 1874. Il exerça ensuite différentes charges en Algérie et en France. Sa nomination pour la mission du Tanganika date du 19 avril 1879.

Mais avant de s'embarquer, le Père Moinet fut désigné pour aller quêter en Belgique, en faveur de sa mission. Le Révérend Père Charmetant se trouvait en Belgique vers ce temps-là, invité par le roi Léopold II. C'est par lui sans doute que le Conseil de la Société des Pères Blancs avait appris que le Roi, aussi bien que les évêques de Belgique portaient un vif intérêt aux Missions de l'Afrique Équatoriale et qu'ils consentiraient à permettre de quêter dans leurs diocèses. Un des compagnons du P. Moinet dans sa tâche fut le Père Delattre, le célèbre archéologue, dont les travaux ont tant contribué à faire connaître le passé de Carthage, cette ancienne métropole phénicienne en Afrique. En ce même mois d'avril, le Conseil désigna les Pères Moncet et Ruellan pour aller prendre à Paris, durant un ou deux mois, des leçons d'astronomie, de cosmographie et d'histoire naturelle qui leur permettraient de donner aux Sociétés savantes des renseignements autorisés sur le pays, le climat, la faune, la flore, etc., de ces régions encore si peu connues de l'Afrique centrale. C'était la volonté expresse de Monseigneur Lavigerie que ses missionnaires contribuent à faire connaître l'Afrique, tout en y prêchant l'Évangile.

La présence du P. Moinet en Belgique lui fournit l'occasion d'assister, aux côtés du Rév. Père Charmetant, à la fête d'adieu des anciens zouaves pontificaux (1). Ces généreux chrétiens avaient répondu à l'appel de Mgr Lavigerie et s'étaient offerts pour accompagner les caravanes des missionnaires, pour protéger ceux-ci et les aider dans l'établissement de leurs missions. Cette fête eut lieu à Tiel, le 29 mai. Quelques jours plus tard, les Auxiliaires, conduits par le P. Ganachau, se mirent en route pour Alger, où ils devaient rejoindre les Pères de la deuxième caravane et s'embarquer avec eux pour l'Afrique centrale. D'ailleurs zouaves et quêteurs ne revinrent pas seuls à Alger, puisque dans le courant de juin, entrèrent au noviciat les deux premiers aspirants belges, les futurs Pères Van der Straeten et Merlon.

La caravane du P. Moinet s'embarqua à Alger, sur un bateau anglais, le dimanche 22 juin. Elle se composait de deux sections : celle du Nyanza et celle du Tanganika. Le

(1) Leurs noms étaient : Van Oost, Dhoop, Loosveldt et Reyntjes, qui se retira et fut remplacé par Verhaert. Deux jeunes Irlandais, Stewart et Oswald se joignirent à eux, à Alger. Les Auxiliaires armés — c'est ainsi qu'on les nommait — s'engagèrent pour un an en présence de Mgr Lavigerie, qui bénit leurs armes et l'étendard du Sacré Cœur, qu'ils déploieraient dans les circonstances solennelles (20 juin, fête du Sacré Cœur).

P. Moinet fut mis à la tête de cette dernière, qui comptait en outre les Pères Moncet, Facy et Combarieu, le Frère Jérôme et les Auxiliaires Loosveldt et Dhoop. La caravane comprendrait aussi un ecclésiastique l'abbé Guyot, curé d'Hussein-Dey (Alger), qui s'était offert pour l'accompagner en qualité de procureur. Il prit les devants avec le Frère Max, à la fin de mai, pour les préparatifs à faire à Zanzibar. Plus la caravane était nombreuse, plus il y avait intérêt à abréger son séjour à la côte.

Mgr Lavigerie voulut donner au départ de la deuxième caravane une grande solennité. Il convoqua à la cathédrale pour le vendredi soir, 20 juin, fête du Sacré Cœur, les fidèles et

les communautés. Il y eut sermon éloquent, baisement des pieds. L'impression sur les assistants fut profonde. Le Prélat avait pris comme thème de son discours l'esclavage africain et les Missionnaires d'Alger. « Allez, ô mes Fils, » s'écria le Pontife, allez leur enseigner cette doctrine (de la liberté). Dites leur que ce Jésus, dont vous leur montrerez la croix, » est mort sur elle pour porter toutes les libertés au monde : la liberté des peuples contre le joug de la tyrannie, la liberté des consciences contre le joug des persécuteurs, la liberté du corps contre le joug de l'esclavage ». S'adressant alors en particulier aux Auxiliaires présents : « Vous aussi, nobles jeunes gens, » leur dit-il, qui dans un sentiment de foi intrépide, venez unir vos mains pour protéger les envoyés de Dieu, fils de la Belgique et de l'Angleterre, votre courage est pour vos patries une bénédiction et un gage de salut ». Déjà le matin, comme nous l'avons dit, à N.-D. d'Afrique, Mgr. Lavigerie avait donné une bénédiction spéciale aux nouveaux chevaliers de la croix.

Le P. Moinet avec ses compagnons de voyage arriva à Zanzibar le 26 juillet. Dans la première quinzaine d'août, la caravane s'achemina vers l'intérieur. Mais à peine eut-elle fait quatre journées de marche, qu'un accident força Oswald à retourner à Zanzibar. En se levant le matin, il fit partir par mégarde son fusil chargé à balle. Celle-ci lui traversa la jambe et lui trancha presque le petit doigt. Peu après Verhaert, réduit à un état de faiblesse extrême par suite des fatigues et des fièvres, reprit lui aussi le chemin de la côte. L'un et l'autre rentrèrent au pays.

En route, le P. Ruellan ne négligeait rien pour mettre en pratique les leçons pour les observations de géographie, de physique, d'astronomie et d'histoire naturelle, reçues à Paris : « Arrivé au camp, écrit-il, mon premier soin est d'en déterminer la position géographique. » Je l'ai fait autant de fois que la fièvre et le soleil me l'ont permis. Nous ne négligeons pas non plus la question des distances et je crois que notre caravane a enfin mesuré la longueur de la route entre Bagamoyo et Mpwapwa. Elle est très approximativement de 330 kilomètres... Mes appareils photographiques me suivent. C'est surtout à Tabora que je pense les utiliser... »

La marche se poursuivit dans de très bonnes conditions jusqu'à Tabora. C'est là que les grandes épreuves commencèrent à affliger les missionnaires. Le lendemain de leur arrivée (18 novembre), ils eurent à déplorer le décès du P. Facy, suivi de celui du P. Ruellan, à trois jours d'intervalle. Au mois de janvier, ce fut le P. Soboul qui succomba, suivi bientôt de Van Oost (27 janvier 1880). Le docteur Van den Heuvel (de la deuxième expédition de l'Association Internationale avec le capitaine Popelin et le lieutenant Dutalis), qui par suite du mauvais état de sa santé s'était établi à Tabora, leur prodigua ses meilleurs soins. Mais la liste lugubre n'était pas close. La maladie contraignit Loosveldt à retourner à Zanzibar (24 janvier 1880), où il mourut le 9 mars suivant. Un détresseur de caravane tua le Frère Max d'un coup de lance, sur le chemin du Nyanza (27 mars 1880). Le P. Ganachau meurt le 22 mai, avant d'avoir pu atteindre le lac Tanganika. Le Frère Eugène s'éteint le 19 juillet, trois semaines après son arrivée à Ujiji. Sept missionnaires seulement sur les 17 partis d'Alger par la deuxième caravane atteignirent leur destination. Un peu plus d'une année avait suffi pour éliminer plus de la moitié de ses effectifs !

Le P. Moinet, arrivé à Tabora le 18 novembre, réorganisa sa section et se mit en route le 15 décembre, prenant la direction du lac Tanganika. Sa caravane ne comprenait plus que le P. Moncet, le Frère Jérôme et l'auxiliaire Van Oost. Comme nous l'avons dit, le P. Facy était mort à Tabora et le P. Combarieu, compensant la perte du P. Ruellan, avait passé dans la section du Nyanza. A ce moment, le P. Moncet

était très affaibli par la fièvre et le Frère Jérôme, outre sa fièvre tierce, souffrait beaucoup des yeux. Le capitaine Van Oost conduisait la caravane ; mais une forte dysenterie nécessita son retour à Tabora (26 décembre).

La caravane prit la route du Sud, afin d'éviter le pays du roi Mirambo, qui pratiquait sur une grande échelle les opérations de la « douane » et exigeait des droits de passage exorbitants. Les « grèves », les désertions parmi les porteurs, ainsi que les vols de bagages furent presque de tous les jours. Mais le P. Moinet ne se décourageait pas. « Courage et espoir, voilà la devise du chrétien, écrit-il. Voilà aussi la nôtre, au milieu de nos tribulations quotidiennes. Le bon Dieu, qui veut le salut de l'Afrique, saura bien faire tourner à sa plus grande gloire nos fatigues et nos souffrances ».

La caravane arriva à Simba, le 8 janvier 1880. Le P. Moinet et ses confrères passèrent une huitaine de jours dans cette localité. Ils profitèrent de cet arrêt pour voir le chef et pour recruter de nouveaux porteurs. Apprenant que Karema n'est qu'à huit journées de marche et que les barques d'Ujiji viennent fréquemment apporter des provisions à la station fondée par Cambier en cet endroit, le P. Moinet décide de prendre le chemin de Karema au lieu de celui d'Ujiji. Le 16 février, la caravane se remet en route, sous la conduite de Khamisi, un Arabe de Tabora. A Uhanda, les porteurs désertent. Trente cinq seulement, parmi lesquels beaucoup du Manyema, restent fidèles. Le P. Moinet loue au sultan de l'endroit un petit local, où il remise les ballots qu'il ne peut emporter, espérant venir les reprendre aussitôt après son arrivée à Karema.

Le lundi 1^{er} mars, la caravane arriva enfin au terme du voyage : « Après avoir gravi une colline escarpée, écrit le P. Moinet, notre cœur est saisi d'une émotion indicible : devant nous une plaine unie et immense sans végétation, une nappe d'argent aux vagues contours, grande comme une mer. Tous, avec cette unanimité qui témoigne si bien des mêmes désirs, nous saluons le Tanganika... Je me fais accompagner de deux askaris (soldats) et je m'avance vers Karema, afin de prévenir ces messieurs de l'expédition belge, de notre arrivée prochaine. Ce fut M. Cambier qui me reçut ; il m'offrit une hospitalité si cordiale, que je n'en oublierai jamais le souvenir. MM. Carter et Popelin étaient en chasse ; ce n'est que le soir que je pus faire leur connaissance. Au récit de nos infortunes, M. Carter voulut se charger lui-même de me faire rentrer à Karema les ballots d'étoffes que j'avais laissés en arrière à Uhanda (1)... Je laisse au P. Moncet le soin de narrer nos mésaventures à Karema, ainsi que les nombreuses obligations, que nous avons contractées envers les membres de la station belge, dont le dévouement à notre égard a été sans bornes ».

Les illusions que les voyageurs s'étaient faites sur Karema se dissipèrent bien vite. Pas de barques et un commencement de disette. Il faut aller requérir des vivres à deux ou trois étapes de chemin, dans les villages environnants. En ce moment la population de Karema était considérable : « M. Cambier a une vingtaine d'askaris, écrit le P. Moncet ; il occupe

(1) M. Carter avec son ami Cadenhead fut massacré à Mpimbwe, par les troupes de Mirambo (25 juin 1880).

le poste depuis un an. M. Popelin en a au moins le double, avec lesquels il doit continuer son voyage jusqu'à Nyangwe. M. Carter n'a guère moins d'une centaine de satellites : askaris, conducteurs de l'éléphant, pagazis (porteurs). Enfin nous-mêmes avons encore grossi singulièrement l'effectif de la garnison. Et cela depuis bientôt déjà trois mois. Au commencement, M. Cambier avait un petit troupeau de chèvres, qu'il était allé chercher à Ujiji. Il en abattait une tous les deux

» jours et nous en envoyait régulièrement une partie. M. Carter est un grand chasseur et nous fait aussi part de ses succès cynégétiques. Mais le troupeau de chèvres a fini par être épuisé et la chasse devient souvent impossible... Quoi qu'il en soit, nous devons ici manifester toute notre reconnaissance pour les bontés innombrables, qu'ont eues pour nous les membres de l'Association Internationale : bonté d'autant plus méritoire que, vu notre pauvreté et notre dénuement, nous étions alors dans une impuissance absolue de les reconnaître... ».

Cependant, dès que la saison des pluies le permit, le P. Moinet expédia un courrier à Ujiji, où devait se trouver le P. Dromaux. Celui-ci arriva à Karema le 4 juin. « Depuis 26 jours, le P. Dromaux est parti d'Ujiji. C'est-à-dire qu'il a eu à endurer bien des épreuves de la part des rameurs et des nègres de la côte ». Huit ou dix jours après, le P. Dromaux ramena le P. Moinet et ses compagnons à Ujiji. Le P. Moncet et le Frère Jérôme, qui étaient bien fatigués, continuèrent le voyage jusqu'à Rumonge (Burundi). Les Pères Moinet et Dromaux restaient à Ujiji. Ils y étaient rejoints le 19 juin par le P. Deniaud, ramenant des environs de Simba le Frère Eugène et l'Auxiliaire F. D'Hoop, qui avaient accompagné le P. Ganachau jusqu'à Karungu. Le Frère Eugène succomba le 19 juillet à Ujiji. Enfin le P. Moinet et l'Auxiliaire D'Hoop, conduits par le R. P. Deniaud, arrivèrent à leur tour à Rumonge (28 juillet). Le voyage du P. Moinet et de l'Auxiliaire D'Hoop depuis Alger avait duré plus d'une année.

Le R. P. Deniaud, Supérieur de la Mission du Tanganika, avait attendu avec impatience sans doute l'arrivée de la seconde caravane qui devait lui permettre de fonder une deuxième mission sur les côtes du lac Tanganika et peut-être même une troisième, du côté de Karema. Au début de l'année 1880, accompagné de Bwana Nkombe, neveu du gouverneur arabe d'Ujiji, le P. Deniaud avait visité les principaux points du Masanze, sur la rive occidentale du lac, et avait choisi Mulweba pour y installer une mission. Le chef de l'endroit avait volontiers consenti à faire amitié avec les Blancs et à bien accueillir les missionnaires. Le P. Deniaud était parti de là en promettant au sultan l'arrivée prochaine des Blancs, ses amis. L'homme propose, mais Dieu dispose. Le P. Moncet avait besoin de repos ; le Frère Jérôme, de plus en plus fatigué, ne pouvait rendre aucun service, malgré sa bonne volonté et le P. Moinet lui-même tomba malade, souffrant des yeux. Le 20 octobre, le P. Moinet écrit : « Je suis resté trois mois aveugle, après mon arrivée ici. La vue commence à me revenir ». Pour comble de malheur le chef de Mulweba, qui avait accueilli si favorablement le R. P. Deniaud, était mort dans l'entre-temps et il fallait attendre qu'un nouveau chef fut nommé par les autorités arabes.

Enfin le 25 novembre 1880, les missionnaires qui devaient fonder la mission de Mulweba, à l'ouest du lac Tanganika, dans la région appelée Masanze, se mirent en route pour leur nouvelle station, dont la création avait été sollicitée à deux reprises par une députation de la tribu des Masanze. Ces missionnaires étaient les Pères Moinet, supérieur, et Delaunay (renforcés en février 1881 par le P. Moncet). Le R. P. Deniaud les accompagnait pour l'installation provisoire. « Vers deux heures du soir, écrit le P. Delaunay, nous rasions la pointe de la presqu'île de l'Ubwari... Nous traversâmes ensuite la baie appelée par Stanley Golfe de Burton et enfin vers 7 heures du soir, notre bateau toucha terre ».

Les missionnaires passèrent la nuit à la belle étoile, nuit qui fut dure, car une pluie torrentielle ne tarda pas à tomber. « Le lendemain tout le village vint à nous : hommes, femmes, enfants se chargèrent en un instant de nos bagages et les déposèrent vers la demeure provisoire, qui avait été disposée pour nous et qui se composait d'une hutte en paille de forme ronde... » Le soir du même jour, les nouveaux arrivés reçurent

rent les souhaits de bienvenue de toute la population. Kaponora, le premier ministre du jeune chef, prit la parole, vanta les grandes qualités des missionnaires : « Désormais, s'écria-t-il, vous aurez beau jeu, Wabembe, de venir nous piller, arracher nos moissons à peines mûres, brûler nos maisons et vous enrichir de nos dépouilles ! Wangwanas, qui volez nos femmes et nos enfants, prenez garde, les Blancs sont là ! Négriers terribles, coureurs des lacs, n'arrêtez pas désormais votre barque sur nos rivages ! Vous êtes à Mulweba et les Blancs sont là ! » Le lendemain eut lieu l'échange des cadeaux, et enfin le 28, qui était un dimanche, le P. Moinet célébra une messe d'actions de grâce. D'accord avec le sultan du lieu, les missionnaires choisirent un emplacement pour y construire une maison. « Le lendemain de grand matin, le bateau, qui nous avait amenés, s'éloignait du rivage au chant des rameurs, emportant le R. P. Deniaud. Nous restions seuls avec nos néophytes. Le poste de Mulweba dans le Masanze était fondé ! »

Mulweba fut le premier poste de mission catholique à la frontière est du Congo belge.

Le premier soin du P. Moinet fut de construire une habitation un peu plus confortable. Celle-ci était achevée au mois de janvier. Le P. Moinet la bénit et les missionnaires en prirent aussitôt possession. Une fois installés, ils purent s'occuper des habitants. Leurs ouailles appartenaient à deux tribus. Les Wayova — population simple, timide — habitaient le bord du lac. Les Wabembe vivaient dans les montagnes. Énergiques et tenaces dans toutes leurs entreprises, ils étaient un peuple redoutable, qui mangeait les morts. Mais ils assurèrent les Pères que le jour où ils iraient se fixer dans leurs montagnes, serait salué par tous avec le plus grand enthousiasme.

« Le 30 janvier, écrit le P. Moinet, nous voyons passer en face de Mulweba, deux bateaux pleins d'esclaves armés, commandés par un Arabe d'Ujiji, Mwini Waziri. Ils vont venger la mort d'un de leurs amis, qui s'étant rendu dans l'Ubembe pour son commerce, a été saisi et mangé par les naturels ». Malgré ces événements, les Pères ne craindront pas d'aller visiter les Wabembe. Ils n'auront qu'à se louer de la conduite de ces terribles montagnards à leur égard.

Le 4 mai 1881 eut lieu à Rumonge le drame terrible que nous avons relaté dans la biographie du R. P. Deniaud et dans celle du Frère Jérôme. Les Wabikari entourèrent la maison de bon matin et massacrèrent les Pères Deniaud et Augier, ainsi que l'Auxiliaire D'Hoop. Dès le jour suivant, le P. Moinet fut informé de cet événement et accourut à Rumonge à la tête de quelques hommes armés et avec une dizaine de pirogues. Comme on pouvait craindre de nouveaux excès de la part des Wabikari, on décida d'évacuer la mission. Le 7 mai les barques transportèrent les missionnaires survivants et le matériel de la mission à Mulweba.

Le personnel de Mulweba comprenait dès lors 5 missionnaires. Les Pères Dromaux et Delaunay s'occupaient de l'instruction et de la formation des enfants rachetés. Le P. Moncet prenait soin des malades et faisait des relevés scientifiques. Le Frère Jérôme s'occupait du matériel. Le P. Moinet faisait le catéchisme aux habitants de Mulweba et des environs. Mais ce ne fut qu'au mois de mars 1882 que le P. Moinet et ses confrères commencèrent à prêcher publiquement l'Évangile, le R. Père Guillet, successeur du R. P. Deniaud, ayant reçu du gouverneur arabe d'Ujiji, toute liberté de prêcher notre sainte religion aux indigènes (Voir *Biographie Coloniale Belge*, III, p. 396). Au mois

de mai 1883, le P. Moinet pouvait écrire que le nombre de ses catéchumènes avait augmenté prodigieusement : il dépassait 250 aux instructions qui se faisaient régulièrement et les gens venaient de tous les villages des environs. La mission avait même une succursale dans une grande agglomération au nord de la mission, auprès d'une rivière appelée Lugamba,

où Stanley se reposa en terminant ses excursions sur le lac, à son dernier voyage.

Mais la grande œuvre à ces débuts de la mission fut le rachat des jeunes esclaves, que les missionnaires instruisaient dans la religion et auxquels ils apprenaient à lire et à écrire et à travailler la terre. A mesure que leurs rachetés atteignaient l'âge adulte, les Pères les mariaient à des filles du pays et les établissaient sur les terres attenantes à la mission. En outre, les missionnaires envisageaient alors déjà la possibilité d'employer les meilleurs des enfants rachetés et les plus instruits comme catéchistes pour l'enseignement de la doctrine chrétienne.

Bientôt cependant à Mulweba l'espace pour les cultures manqua et il fut décidé qu'on transporterait les familles sur un terrain que Pore, le vieux chef au sud de l'Ubwari, avait libéralement accordé aux missionnaires. Le P. Moinet fut désigné pour fonder Kibanga. C'est ainsi que devait s'appeler cette nouvelle mission. Ainsi donc, le 10 juin 1883, le P. Moinet, accompagné du P. Moncet, des Auxiliaires Joubert et Visser et de quelques ménages de rachetés quitta Mulweba et arriva le lendemain à Kibanga.

Le P. Moinet et ses confrères s'occupèrent immédiatement de la construction d'une habitation provisoire. Ils menèrent les travaux rondement et le 4 juillet ils terminèrent le boma et s'y installèrent. Sans désespérer, le P. Moinet continua les travaux : trois mois après l'arrivée à Kibanga, on pouvait y voir, outre la maison des Pères, une chapelle, des abris pour les enfants, des cases pour les jeunes ménages, des étables, un magasin, etc. L'orphelinat de Mulweba put se transporter à Kibanga à la fin de septembre. Après les constructions vint le travail des champs. Une lettre du R. P. Guillet, datée du mois d'août 1884, décrit ce que le P. Moinet a su réaliser sous ce rapport : « Au matériel, nous n'avons pas trop d'inquiétudes. Nos essais de culture de riz, froment, manioc, patates, etc. ont cette année assez bien réussi. Nous regardons cette abondance comme un encouragement de la Providence. Si elle continue ses largesses, nous récolterons à Kibanga de quoi faire vivre nos orphelins ». La même lettre nous apprend ensuite que les enfants rachetés et les ménages écoutent les instructions avec une grande docilité et donnent toute satisfaction.

Le P. Moinet fit le pacte de sang avec Pore, le chef de l'endroit. L'effet produit par cet acte sur la population fut très favorable à la mission. Un événement plus remarquable et plus réjouissant fut le premier baptême solennel administré à 5 adultes, la veille de Noël 1883 et leur première Communion, le lendemain. Les heureux élus — des enfants rachetés à Rumonge et amenés à Kibanga — après avoir suivi le catéchisme durant quatre années, subirent avec succès l'examen qui précède le baptême. « Nos enfants ont répondu aux noms de Gabriel, Joseph, Paul, Raphael et Louis. Nous fûmes tous émus jusqu'aux larmes quand l'eau baptismale coula sur leur front et imprima dans leurs âmes le caractère ineffaçable des enfants de Dieu. Nous moissons nos premières gerbes dans le champ du Père de famille et nous oublions les sœurs et les fatigues du défrichement et des semailles ». M. Joubert pouvait à bon droit s'écrier plein de joie : « Gloire à Dieu ! L'église de Kibanga est fondée ! »

Le P. Moinet ne devait pas rester longtemps à Kibanga. Le 31 décembre 1883, les supérieurs des missions du Tanganika avaient décidé la création de deux nouvelles missions : l'une au nord du lac, chez Rusavia, dans l'Usige (Burundi), l'autre au sud, au Marungu. Les Pères Moinet et Moncet furent désignés pour entreprendre cette dernière fondation. Ce ne fut pourtant que le 20 août que les deux Pères purent se mettre en route. Ils s'embarquèrent sur le *Mikaeli*, belle pirogue de la mission, et visitèrent en passant l'Ugoma, l'Uguha et l'Urua. Partout ils furent bien reçus. Les Balubas de l'Urua voulurent même les retenir. Ils firent un court arrêt

chez M. Jones, ministre protestant établi à Mtoa, port qui servait au commerce des Arabes sur la rive occidentale du lac. « Nous eumes là » un spécimen de leur trafic. Un bateau chargea » pêle-mêle hommes, femmes et enfants des » deux sexes, près de 80 esclaves arrachés par » ces trafiquants à leur pays ». Ils passèrent ensuite chez le chef Uwondo, où mourut le capitaine Popelin. Continuant leur voyage, ils descendirent chez M. Storms, chef de la station de l'Association Internationale, fondée depuis un an à Mpala. « M. Storms nous reçut » avec la plus grande affabilité et dès qu'il » connut le but de notre voyage, il se mit » spontanément à notre disposition, prêt à » nous aider de tout son pouvoir ». Le P. Moinet fait ensuite un grand éloge de M. Storms, comme fondateur et organisateur du fort de Mpala, comme collectionneur, comme capitaine du petit vapeur, qu'il avait lancé sur le lac.

Après trois jours de repos chez M. Storms, les missionnaires poussèrent plus au Sud, à environ 25 km de Mpala. Ils arrivèrent ainsi à un endroit, appelé Mkapakwe, chez le sous-chef Chanza. « M. Storms nous accompagna lui-même avec son bateau pour nous aider de tout » son pouvoir et de l'autorité qu'il a acquise » dans le pays ». Voyant arriver trois Blancs, dans deux pirogues, Chanza eut peur et se cacha durant deux jours. Il était soi-disant en visite chez son chef Manda. M. Storms occupa le village de Chanza avec ses marins armés. Chanza alors décida de sortir de sa cachette et se présenta devant les missionnaires. Le vendredi 12 septembre, dans une séance solennelle, les missionnaires exposèrent le but de leur venue. Chanza répondit qu'il aimait beaucoup les Blancs, de même que Manda, son supérieur : « Construisez chez moi, dit le chef, Chanza et les Blancs ne feront qu'un ! » Le P. Moinet choisit un emplacement. Dès le lendemain les indigènes apportèrent les bois de construction et l'ont se mit à édifier la mission. « Située » par 7^e de latitude Sud, Mkapakwe est une plaine » entièrement cultivée, habitée par plus de » 1.500 nègres, dispersés en 7 villages. La mission » se trouve à 150 m du Tanganika, sur une petite » éminence dominant toute la plaine et les » villages et offrant tous les avantages de la » salubrité. Les habitants sont mélangés de » Wamarungu et de Wabemba. Les premiers » s'adonnent spécialement à la culture ; les autres, outre la culture, s'occupent beaucoup » de petits travaux d'art, paniers, grands et » petits, ornés de dessins assez bien réussis... » La pêche semble le moindre souci des uns » et des autres. Le lac, que nous avons vu » si rempli de poissons ailleurs, en serait-il » privé ici ? » Le P. Moinet parle ensuite des Wanyamwezi, établis dans la montagne. Venus de l'autre côté du lac pour chasser l'éléphant, ils se sont peu à peu installés en maîtres, se faisant craindre de la population, et les frappant d'impôts, aussi les détestait-on de bon cœur. Le pays était en outre de temps en temps troublé par le passage des Wangwana, qui affectaient le pays pour les esclaves, qu'ils regardaient comme laborieux et qu'ils avaient à bon compte.

Les constructions achevées, le P. Moinet commença à se familiariser avec la langue du pays : « Je me suis mis à enregistrer les quelques » mots kimarungu... Chaque jour ajoutant » quelques mots nouveaux à la liste des premiers connus, je suis parvenu à en réunir » 1.000 à 1.200 qui constituent un petit dictionnaire. Ce dictionnaire sera complété et j'y » ajouterai un essai de grammaire ».

Au mois de janvier 1885, le P. Landeau alla renforcer le personnel de Mkapakwe. Le même mois, un agent de l'Association, M. Reichard, passait par la mission. « Il revient d'une expédition chez Msiri (Katanga). Il y a perdu son » confrère, M. Böhm, et éprouvé beaucoup de » déboires, surtout de la part de Msiri, qui après » lui avoir demandé l'alliance du sang, a voulu » le mettre à mort. Il a été obligé de batailler et

» sans ses 200 fusils, il y serait mort ». Au mois de mai suivant, le P. Moinet donna l'hospitalité à M. Beine, le lieutenant de M. Storms. M. Beine avait été fortement atteint par des fièvres, qui non seulement lui enlevèrent les forces physiques, mais l'avaient atteint aussi dans ses facultés mentales : « Quand je suis » allé à Mpala, M. Beine s'est attaché à moi » comme un enfant et il a demandé avec instance à venir se fixer chez nous... Au nom » de la charité chrétienne, dont nous sommes » les ministres, j'ai cru devoir accéder aux » désirs du pauvre malade et le conduire chez » nous, avec l'agrément de M. Storms, qui ne » sait comment nous témoigner sa reconnaissance... Nous n'avons jusqu'ici qu'à nous » féliciter de cet acte de charité, que nous remercions avec bonheur ».

Au mois de mai 1885 encore, le P. Randabel et le Frère Gérard arrivèrent à Mkapakwe. Il étaient en route vers l'Ufipa (rive orientale du lac), pour y fonder une mission. Ils s'étaient arrêtés à Mpala, chez M. Storms. Durant cette nuit, les rebelles (Lusinga, Kansabala) mirent le feu à Mpala. Le P. Randabel y perdit quelques bagatelles, heureux d'en être quitte à si bon marché.

Mais déjà à cette époque, les jours de la jeune mission étaient comptés. Le 5 juin 1885, arriva à Mkapakwe un télégramme du cardinal Lavigerie, ordonnant à ses missionnaires de reprendre les postes de Mpala et de Karema. Cette reprise était un fait accompli le 26 juillet, jour où M. Storms quittait définitivement la station de Mpala, dont il remettait les clefs au P. Moinet. « Avant de partir, M. Storms a » voulu réparer les dommages que l'incendie » avait causés au temple de Mpala et qui, après » ces réparations, est bien plus solide qu'auparavant et mieux à l'abri d'un coup de main » du genre de celui qui avait menacé de tout » détruire. M. Storms a voulu réparer par là » la fâcheuse impression, que l'incendie de » son poste par les sauvages aurait pu produire » sur les indigènes et être assuré de trouver » tout intact à son retour, dans le cas où il » aurait pu revenir, ce qu'il espère bien ».

M. Storms en partant laissait à Mpala une force armée, pour la protection du poste contre les attaques possibles des « insurgés », et un matériel considérable : trois pirogues indigènes, un très grand bateau, le *Strauch*, que M. Storms avait construit lui-même, des instruments de menuiserie et de forge, des objets d'échange. Mais tout cela avait peu de valeur aux yeux du P. Moinet, en comparaison d'une centaine d'enfants rachetés par M. Storms, confiés désormais aux soins des missionnaires. « Pour » le moment, écrit le P. Moinet, notre action » directe et immédiate, au point de vue de la » mission, ne peut guère porter à Mpala que » sur nos rachetés et sur les rachetés de » l'Association ». En dehors du travail missionnaire proprement dit, il s'agissait de pacifier les esprits. C'était fait pour une bonne partie du territoire de Mpala. « Les chefs » soumis sont très attachés à la mission, » écrit le P. Moinet au mois de septembre, et » à nous tout particulièrement... Ils savent » bien que nous ne voulons que la paix... Ils » continuent à venir ici et nous envoient » de temps en temps leurs saluts, en demandant » une ligne de conduite pour leurs actes un peu » importants. Les affaires se traitent donc à la » mission et si Mpala nous est définitivement » cédé, ce sera le cas de tenter la fondation d'un » royaume chrétien. Tous ces chefs ont payé » le tribut que M. Storms leur avait imposé ».

Restait à gagner le cœur des « insoumis ». Ceux-ci étaient principalement Kansabala et Lusinga, ou plutôt sa mère, car Lusinga avait trouvé la mort au cours d'une rencontre avec les soldats de M. Storms. Voyant la tranquillité qui régnait autour de la mission, sous la direction du P. Moinet, ils ne tardèrent pas à se rapprocher des missionnaires et payèrent volontiers le hongo (tribut), que le P. Moinet était obligé d'accepter en signe de soumission, pour ne pas mécontenter la partie soumise. « Ces

» jours derniers, raconte le P. Moinet, j'ai reçu la » soumission d'une femme, célèbre dans le pays » et qui jouit d'une grande influence. C'est » Kaomba, mère de Lusinga... La soumission » de cette femme est un événement très important et personne ici ne doute maintenant » de la soumission de Kansabala, l'autre sultan » battu par M. Storms. Ce pauvre sultan a déjà » fait des démarches dans ce sens... Ces deux » actes posés, le pays jouira désormais de la » tranquillité et il n'y aura plus qu'à maintenir » la paix, ce qui, j'espère, ne souffrira pas grandes » difficultés... ».

En effet, sans tarder le P. Moinet pourra démobiliser les soldats de M. Storms et les renvoyer dans leur pays d'origine. Le terrain sera tout préparé pour l'établissement à Mpala du brave capitaine Joubert (20 mars 1887), protecteur et père des tribus du territoire environnant. En attendant l'arrivée de M. Joubert, c'était le P. Moinet qui remplissait les fonctions de chef temporel et surtout de justicier du territoire de Mpala. Il faudrait des pages pour décrire son activité sous ce rapport. Cette description donnerait une image parfaite de ce qu'était en ce temps-là le Marungu et un grand nombre d'autres contrées en Afrique : pays où régnaient une multitude de petits chefs sans autorité, toujours en dispute sinon en guerre pour les moindres motifs, population se plaisant dans les plaideries sans fin.

Cependant c'était là un moindre mal, peut-on dire, à côté des horreurs de la chasse à l'homme, dont le Marungu fut souvent le pays d'élection et les missionnaires les témoins attristés, autant qu'impuissants à s'y opposer. Nous ne citerons que pour mémoire les exploits d'un certain Mzovera, lieutenant de l'Arabe Zed de Tabora, qui durant plus d'un an parcourut le Marungu pour « son commerce ». Le fruit de son brigandage se composait d'une caravane de deux cents esclaves, hommes, femmes et enfants, reliés par de longues chaînes, mourant de faim et pouvant à peine se traîner. Mzovera campa quelque temps sur le territoire de Mpala, ce qui donna l'occasion au P. Moinet de racheter onze enfants, dont deux sur le point de mourir. C'étaient de véritables squelettes : « Tout ce » monde nous fut cédé pour presque rien parce » qu'il encombrait la caravane. Sans cette » raison, nous n'aurions pu faire aucun achat ». A côté des enfants il y avait des vieillards, la cangue au cou, immobilisés dans de gros morceaux de bois percés et passés dans les jambes. Le P. Moinet donna ses soins charitables à vingt à trente malades que Mzovera lui amenait chaque matin. Ce dernier osa même lui demander les barques de la mission pour transporter son butin. On devine aisément la réponse qui lui fut faite.

L'année 1885 fut marquée par une épidémie de variole, qui sévit sur toute la rive occidentale du lac. A l'exemple du P. Vyncke, à Kibanga, le P. Moinet pratiqua l'inoculation (vaccination) en prenant du pus d'abord sur un sujet sain et légèrement atteint ; ensuite sur les inoculés mêmes. Plus de 300 personnes furent soumises à ce traitement. Aucun vacciné ne mourut. Les sauvages témoins de l'efficacité de ce remède vinrent en grand nombre à la mission pour le demander. Le P. Moncet à son tour fit un voyage chez Chanza (Mkapakwe), pour porter secours aux varioleux. Plus de 500 indigènes furent par ce moyen mis à l'abri du fléau et cinq enfants furent baptisés *in extremis*.

L'œuvre de l'apostolat proprement dit souffrait bien un peu de toutes ces occupations matérielles. Sans doute le P. Moncet, bras droit du P. Moinet, catéchisait les rachetés et les Noirs de la station même. Mais « c'est avec » impatience que nous attendons l'arrivée de la » caravane et la venue ici d'un nouveau confrère, dont le besoin se fait vivement sentir. » Il faudrait à tout prix parcourir « notre » royaume » pour y répandre la semence de » l'Évangile et nous ne pouvons le faire ».

Le 7 mars 1886 eut lieu à Mpala la plantation d'une croix. L'habitation de la mission ayant

été mise à neuf, le P. Moinet la bénit, de la bénédiction ordinaire des maisons. Mais les gens de la mission désiraient un mât et voir flotter au sommet un drapeau qui serait celui des missionnaires. Comme bannière, le P. Moinet choisit la croix ; c'est elle qui « plantée au milieu des empires payens les a transformés ». C'est elle qui dans l'esprit du P. Moinet, devait être le salut de Mpala.

Vers la fin du mois de juin 1886, Mpala reçut la visite de Monseigneur Charbonnier, premier Vicaire Apostolique de la mission du Tanganika, nouvellement arrivé d'Europe et se rendant de Kibanga à Karema, en passant par Mpala. Le supérieur de Mpala aura sans doute exposé devant Monseigneur la situation de sa mission : nombre restreint de catéchumènes, parmi une population relativement nombreuse et bien disposée envers les missionnaires, l'œuvre de Dieu allant lentement, faute de missionnaires. Et sans doute que Monseigneur aura recommandé la patience à ses missionnaires, puisque lui-même ne disposait pas d'ouvriers apostoliques pouvant leur venir en aide.

Mpala n'aura ses premiers chrétiens baptisés qu'au mois de mars 1887. Ceux-ci étaient des rachetés de Kibanga, qui avaient suivi les Pères et avaient achevé à Mpala leurs quatre années de catéchuménat. Ils reçurent la marque des enfants de Dieu des mains de Mgr Charbonnier, venu de Karema pour installer le capitaine Joubert à Mpala (20 mars 1887). Cette installation signifiait une augmentation de besogne matérielle pour le P. Moinet. Bientôt cependant les deux missionnaires, aidés par le tout dévoué Capitaine, se sentirent les mains plus libres pour s'occuper de leurs ouailles. Autour de Mpala, à une distance qui variait de un à trois kilomètres, il y avait les cinq villages de Mpala, Kibiri, Mombwe, Katakai et Bore, villages assez gros dont la population avait plus que doublé depuis deux ans. Les Pères y faisaient le catéchisme. « Mais c'est un travail de longue haleine, » écrivait le P. Moinet. Cependant il ne faut jamais douter de la Providence, qui a ses heures et qui répand ses bienfaits en son temps. Dès le mois de juillet 1887, le P. Moncet se met en route et va prêcher la doctrine chrétienne dans les villages plus éloignés de la station. La caravane de Bwana Kibarabara (P. Moncet) comptait un interprète parmi ses membres. Car sur le territoire à parcourir, il y avait cinq ou six idiomes différents. Partout ses instructions furent écoutées avec attention. Le soir on pouvait entendre les gens, assis autour du feu dans leurs maisons, répéter les paroles du prédicateur. Ces prédications au loin s'étendirent peu à peu : « Outre les instructions journalières, lisons-nous dans le diaire de la mission en décembre 1888, à près de 300 personnes, le catéchisme de chaque semaine dans chacun des dix villages de la plaine, comptant environ 1.000 à 1.200 personnes, le P. Moinet a vu dans ses tournées apostoliques plus de 80 villages, où il a annoncé la parole de Dieu à une population de huit à dix mille âmes. Et ce n'est pas la moitié du pays soumis à la station de Mpala ».

Soit dit en passant, le P. Moinet était un catéchiste parfait. Il savait illustrer son enseignement par des exemples variés tirés de la Sainte Écriture et l'animait par des comparaisons d'une couleur locale piquante d'intérêt. Son catéchisme était, sans cartons, un catéchisme en images, d'où l'on sortait instruit et meilleur.

Ce fut le P. Moinet qui bénit le mariage du capitaine Joubert avec une jeune négresse, baptisée du nom d'Agnès (13 février 1888), en présence de Mgr Charbonnier. Au mois de janvier 1889, le P. Moinet, aidé par M. Joubert, mettait la dernière main au creusement d'une nouvelle pirogue. Monseigneur Bridoux, successeur de Mgr Charbonnier, devait arriver prochainement au Tanganika. La mission de Mpala voulait mettre ce bateau à la disposition du nouvel évêque. Le 23 février, le P. Moinet, invité par le R. P. Coulbois à se rendre à Kibanga pour y saluer Mgr Bridoux à son arrivée,

bénit le Yusufu et s'embarqua au port de Mpala. Durant ce voyage il eut à subir une tempête affreuse sur le lac. Grâce à une petite boussole marine, le P. Moinet put diriger la marche. Après une nuit entière passée sur le Tanganika en furie, les voyageurs voient poindre le jour et remercient Dieu de les avoir sauvés. « Au retour nous avons encore une tempête à essayer, plus forte s'il est possible. Entrés dans le lac un soir que rien ne faisait prévoir le mauvais temps, nous sommes entourés vers minuit d'un cercle de feu, avec des éclairs qui brisaient la vue. Les marins veulent encore aller s'échouer à la côte, c'est-à-dire courir à une perte certaine. Le P. Moinet s'y oppose. Le vent a une telle force qu'il coupe la respiration ; la pluie tombe avec une telle violence que ce sont comme des grains de grêle qui vous fouettent la figure. Malgré les vagues démesurément gonflées, le Yusufu tient admirablement la mer. Un cantique à S. Joseph, une prière à notre ange gardien et nous sommes sauvés ».

Le 15 février suivant, le P. Moinet était de retour à Mpala, accompagné du P. Carmoi, du Frère Jérôme et des médecins-catéchistes Charles Faraghit et Adrien Atiman. Le P. Carmoi et Adrien Atiman étaient à destination de Karema. Le Fr. Jérôme et Charles Faraghit devaient rester à Mpala.

Je ne m'étendrai pas ici sur les méfaits causés par les esclavagistes dans le Marungu, durant le supérieurat du P. Moinet. Conseillé par ce dernier, Joubert tint tête à Kapili, à Mohammadi, à Mruturutu et autres brigands de la même espèce et préserva la population du territoire de Mpala des horreurs de la traite. Mais au début de 1889, la pression exercée par les chasseurs d'hommes s'accroissait notablement, au nord du lac (région de Kibanga) et au sud (région de Mpala). Une lettre de Mgr Bridoux avertit le P. Moinet que les hommes de Rumlalza même confirmaient le bruit selon lesquels celui-ci avait chargé deux de ses lieutenants d'aller construire un établissement au Marungu. Monseigneur ajoutait : « Vous feriez donc bien de les prévenir et de bâtir vous-même au plus tôt chez Katele et peut-être aussi chez Manda... Il serait très fâcheux que les Wangwana réussissent à s'introduire chez vous ». Cet avertissement arrivait trop tard. Ce furent les Wangwana qui prévinrent la mission et qui s'installèrent près du village de Katele, sur le territoire soumis au capitaine Joubert. Dès lors, on pouvait prévoir les démêlés les plus graves qui surgiraient entre les hommes de Rumlalza et Joubert.

Le P. Moinet n'assisterait plus que de loin au déroulement de ces événements. Car le 3 mai 1889, Mgr Bridoux arrivait à Mpala avec le Père Guillemé, nommé supérieur de cette mission, tandis que le P. Moinet irait remplacer le P. Vyncke, mort à Kibanga et se soignerait entre-temps de ses infirmités. Cependant, son séjour à Kibanga (du 21 mai 1889 au 22 juillet 1893) ne devait pas être une période de tout repos. Les opérations de Jacques sur la Lukuga, la prise de Nyangwe et de Kasongo par Dhanis (mars-avril 1893) ainsi que toute la campagne des troupes belges contre les esclavagistes excitèrent l'exaspération de ces derniers, créèrent pour les missions de Kibanga et de Mpala une ère d'insécurité et provoquèrent une série d'attaques qui faillirent parfois tourner au tragique. Au mois de juillet 1889, les hommes de Bweti attaquèrent la mission de Kibanga. Il y eut un mort et des blessés du côté de la mission et six morts chez les Wangwana. Les razzias d'esclaves autour du territoire de la mission étaient devenus des faits de tous les jours. Le pays des Wabembe avait été ravagé et dépeuplé. La presque totalité de l'Ubwari, le Masanze, etc. avaient été complètement dévastés. Plusieurs fois, les Wangwana voulurent tenter un coup de main sur la mission même ; mais toujours pour une raison ou une autre, leurs projets avortèrent.

Constructeur de bateaux, le P. Moinet fut souvent à Kibanga le pilote et le capitaine

pour les voyages sur le lac. Il se rendit à Ujiji, pour y prendre le courrier et le ravitaillement arrivé d'Europe. Nous le trouvons ensuite à l'Usige (Usumbura), où il tâche de trouver les vivres nécessaires à la mission. Les marins de Kibanga, attaqués sur le lac par les Wangwana, sont forcés de rebrousser chemin. Le P. Moinet s'embarque alors lui-même sur le *Mikaëli*, un deux-mâts de sa construction, et se met en route pour Mpala (juillet 1892). Mais à trois heures d'Albertville, à l'entrée de la Lukuga, le *Mikaëli* est subitement attaqué par les Wangwana. « Plus de 60 hommes armés de fusils déchargent leurs armes sur le bateau à l'ancre à soixante mètres du rivage. Ce fut une décharge terrible ; puis un feu soutenu pendant un quart d'heure, c'est-à-dire jusqu'à ce que les marins eussent pu, malgré les vagues et contre le vent, se replier en mer, pendant que les meilleurs tireurs répondaient aux agresseurs pour les empêcher d'approcher trop près de la barque. Quatre de ces bandits tombèrent sur le sable du rivage. Les marins n'ont pas été atteints, pas plus que la barque. Le bon Dieu avait protégé le *Mikaëli*, le Père et l'équipage. C'était à 18 kilomètres environ de l'endroit où avait été tué le malheureux Vrittoff... » C'est encore le P. Moinet qui contribua grandement à l'évacuation de Kibanga et au transport de sa population sur le plateau de Kirungu (Baudouinvillie). C'est lui qui conduisit la dernière caravane d'émigrants et voulut passer quelques semaines à Kirungu, aidant le P. Roelens et ses confrères des conseils que sa longue expérience rendait précieux (août 1893).

Deux événements particulièrement douloureux marquèrent le séjour du P. Moinet à Kibanga. Ce fut d'abord le décès de Mgr Bridoux (21 octobre 1890), qui s'éteignit entre les bras du P. Moinet (voir *Biographie Coloniale Belge*, II, 95). Ce fut ensuite la mort du Rév. Père Marqués, provicaire du Haut-Congo (11 août 1892). Ce fut encore le P. Moinet qui assista à ses derniers moments ce jeune missionnaire, arrivé avec le P. Engels et le Frère François (Delhay) par la dernière caravane et que Mgr Lechaptois (voir *Biographie Coloniale Belge*, IV, 570) avait installé à Kibanga, comme supérieur de la mission du Haut-Congo. Le P. Moinet lui-même eut souvent à souffrir des fièvres. Une paralysie des membres faillit le conduire aux portes du tombeau.

Après avoir achevé le déménagement de Kibanga et aidé aux premières installations de Kirungu, le P. Moinet se disposa à rentrer en Europe. Il avait été désigné par la confiance de ses confrères pour les représenter au Chapitre Général de la Société de 1894. Il partit par la voie du Nyassa. Arrivé à Marseille, il se rendit à Maison-Carrée, assista au Chapitre et alla ensuite jouir en France d'un repos bien mérité.

Le diaire de l'École apostolique de Malines signale son passage dans cette maison (19 mai 1895). Il y revit le R. P. Coulbois, son supérieur de Kibanga et y fit une conférence aux élèves de cet établissement, ravis de l'entendre. Le capitaine Jacques prévenu vint à sa rencontre et l'emmena dans sa famille. Le P. Moinet n'omit certainement pas d'aller voir son ami M. Storms, qui avait repris du service dans l'armée belge. Il dut passer par Courtrai, pour y saluer la famille Debbaudt, où il avait été « reçu comme un enfant de la maison », lors de ses courses comme quêteur en Flandre occidentale, « où il avait reçu tant de marques de sympathie. » Courtrai surtout restera longtemps gravé dans ma mémoire » (Lettre du 11 juin 1879).

Le P. Moinet s'embarqua de nouveau à Marseille, le 12 juin 1895, pour rentrer dans la mission du Tanganika, via le Nyassa. Sa caravane comprenait entre autres les Pères Schmitz, Van Acker G., Van Hoestenbergh, le Fr. Norbert et quatre Sœurs Blanches de N. Dame d'Afrique, destinées à la mission du Haut-Congo. Le 20 septembre, la caravane arriva à Karema. Le P. Moinet y resta comme supérieur jusqu'au 11 décembre 1896. Puis il passa en la même qualité à Kirando, l'ancien marché d'esclaves

au sud du lac. Il y séjourna jusqu'au 8 octobre 1908. Il reprit alors une seconde fois le chemin de l'Europe, afin de refaire une santé délabrée. Le 25 juillet 1908 il rentra au Tanganika et reprit le supérieurat de Kirando. Il y mourut de la dysenterie le 15 décembre de la même année, après une longue et douloureuse agonie.

Le P. Moinet fut un intrépide ouvrier de l'Évangile. Aux prix de quels efforts et de quels généreux sacrifices, cet homme de foi est-il parvenu à faire connaître le nom de Jésus-Christ sur les bords du Tanganika, surtout en territoire belge ! Il fut un ouvrier de la première heure. On peut dire de lui en toute vérité qu'il a « supporté le poids du jour et de la chaleur ». Il était confrère d'une conversation agréable, professeur de langue et *mentor* plein d'expérience pour ses jeunes confrères, supérieur accompli, qui commandait avec autorité et tact et se faisait obéir avec amour. Il aimait ses paroissiens ; mais aussi comme ses paroissiens l'aimaient ! Témoin l'ovation vraiment indescriptible dont il fut l'objet quand, après son second congé en Europe, il reparut à Kirando, après douze mois d'absence.

Les pratiques inhumaines de la chasse à l'homme furent le grand tourment de sa vie de missionnaire (il passa 28 ans sur les bords du Tanganika). Dans presque toutes ses lettres, il aborde ce sujet et l'on sent sous sa plume les blessures douloureuses que l'esclavagisme fit dans son âme. Plusieurs fois sa vie fut en danger. Dans une lettre écrite de Mpala (7

janvier 1889), il s'exprime comme suit : « Il » me paraît probable aujourd'hui que nous » approchons de la fin de ce triste esclavage » et du rejet de ces esclavagistes arabes et » autres : les plus odieuses créatures que la terre » nourrit de son sein... Certainement nos » traitants joueront toutes leurs cartes à la » fois. Déjà l'on a mis ma tête à prix. Un de » ces traitants m'a fait dire que pour 25 fr il » pouvait en finir avec moi... Je donnerais » mon sang, ma vie !... A la grâce de Dieu ! » Il ne nous arrivera ici que ce qu'Il permettra ! »

Le salut de ses pauvres Noirs, avec la paix et la tranquillité de leurs foyers, fut le suprême désir et l'unique aspiration de toute la vie de ce vaillant missionnaire.

17 juin 1953.
M. P. Vanneste.